

Jean-François SOULET

(professeur à l'Université
de Toulouse-Le Mirail)

**"SOUVENIRS" ET "CHRONIQUES"
DES DIRIGEANTS
DES PAYS COMMUNISTES
AUTOUR DES ANNEES QUATRE-VINGT**

Parmi de multiples effets, la perestroïka gorbatchevienne et, surtout, l'implosion du système communiste qui l'a suivie, ont eu pour conséquence de susciter la publication par les responsables politiques de l'URSS et des pays d'Europe de l'Est, de chroniques, souvenirs et mémoires en tous genres. Si l'on excepte la parution à Prague, en 1986, en édition clandestine, d'*Interrogatoire à distance* de Vaclav Havel¹, ce fut Lech Walesa qui, le premier de cette génération, publia, en 1987, son autobiographie² (complétée après la fin de l'ère communiste, par un second volume³). La même année paraissait aux Etats-Unis, puis dans les principaux pays occidentaux, un livre de Mikhaïl Gorbatchev, nouveau secrétaire général du

¹ L'ouvrage, publié d'abord en Allemagne en 1987, a paru en français, en 1989, aux Editions de l'Aube, dans la collection "Regards croisés".

² *Un chemin d'espoir*, Fayard, 1987. Dans le présent article, nous citerons cet ouvrage dans son édition 1988 parue au Livre de Poche, n° 6478.

³ *Les chemins de la liberté*, Plon, 1991.

PCUS : *Perestroïka et Nouvelle pensée*⁴, dont l'objet était de justifier la nécessité absolue d'une "nouvelle donne", et d'en expliquer les orientations internes et externes⁵. Trois ans plus tard, en février 1990, ce fut au tour de son principal rival, Boris Eltsine, futur président de Russie, de raconter sa vie, en particulier les épisodes mouvementés de son bref passage au *Politburo* du PCUS (février 1986-octobre 1987) et de son élection triomphale en mars 1989 comme député de Moscou⁶. L'année 1991, véritable année charnière avec le putsch d'août 1991, la fin du PCUS et l'éclatement de l'URSS, vit se multiplier les publications de témoignages ; parurent alors ceux de Raïssa Gorbatchev⁷, d'Anatoli Sobtchak⁸, maire de Leningrad, du général anti-putschiste Konstantin Kobetz⁹, et de M. Gorbatchev -*Le putsch*¹⁰- dès octobre 1991. Un Gorbatchev qui, après son départ du pouvoir, se révèle très prolifique puisque deux nouveaux ouvrages portant sa signature sont édités quasi simultanément au début de février 1993 en Occident : *Avant-Mémoires*¹¹ et *Décembre 1991. L'histoire des jours qui virent disparaître l'URSS*¹². D'autres anciens responsables de pays communistes suivent son exemple : Wojcieh Jaruzelski, qui propose ses *Mémoires*¹³ au printemps 1991, et Alexandre Dubcek, dont

⁴ Le livre fut publié en français sous le titre *Perestroïka. Vues neuves sur notre pays et le monde*, Flammarion, 1987.

⁵ Signalons, en 1989, la parution en France (chez Fayard) des *Mémoires* d'Andreï Gromyko, qui font l'objet de l'article de Pierre Barral dans le présent numéro des *Cahiers d'Histoire immédiate*, p. 9-26.

⁶ B. Eltsine, *Jusqu'au bout !*, Calmann-Lévy, 1990.

⁷ *Ma vie*, Olivier Orban, 1991.

⁸ *Chronique d'une chute annoncée*, Flammarion, 1991.

⁹ K.Kobetz, A. Adler, *La vie quotidienne en URSS pendant le putsch*, Hachette, 1991.

¹⁰ Olivier Orban, 1991.

¹¹ Editions Odile Jacob, 1993.

¹² Editions CopArt, Zug (Suisse), 1993.

¹³ *Les chaînes et le refuge. Mémoires*, J-C Lattès, 1992.

l'autobiographie¹⁴ paraît un an plus tard, quelques semaines seulement après sa mort. Enfin, au début de 1994, Boris Eltsine, désireux de ne pas laisser le dernier mot sur le putsch de 1991 et les événements qui suivirent à ses adversaires -notamment au retraité mais très bavard Mikhaïl Gorbatchev- publie un second volume dont le titre en russe (*Zapiski prezidenta, Notes du Président*) se révèle beaucoup plus en accord avec sa structure interne -fort hétérogène- que le banal titre français : *Sur le fil du rasoir*¹⁵.

LES PRECURSEURS : KHROUCHTCHEV...

Cette véritable fureur de publication qui sévit alors dans la classe politique est un phénomène tout à fait nouveau en pays socialiste. Si l'on excepte, en effet, le cas de Khrouchtchev -sur lequel nous allons revenir- les dirigeants communistes s'étaient montrés, jusqu'à cette dernière décennie, fort peu diserts sur leur passage au pouvoir. En publiant à Berlin, en 1930, les deux volumes titrés *Moia Zizn (Ma vie)*, Léon Trotski avait moins en vue d'écrire un ouvrage de confidences personnelles que de diffuser des arguments à sa lutte contre Staline. Pas davantage de renseignements biographiques sur ce dernier personnage dans les 13 volumes de ses *Oeuvres* -publiés à Moscou (1936-1951), puis à Londres (1952-1955). En excluant les faux ouvrages¹⁶ -notamment l'"autobiographie" intitulée *Ma Vie*, éditée à Paris en 1956¹⁷ et les

¹⁴ *C'est l'espoir qui meurt en dernier. Autobiographie*, Fayard, 1993.

¹⁵ Dans ce livre (Albin Michel, 1994), en effet, se mêlent inextricablement des "pensées nocturnes", des extraits du "journal du président", des pièces d'archives...

¹⁶ Cf. l'article de François Kersaudy ("Quelques faux ouvrages remarquables sur l'Union Soviétique", *Communisme*, n° 29-31, 1992, pp. 6-25), qui révèle, dans la fabrication des faux "souvenirs", le rôle prépondérant de Grégoire Bessedovsky, ancien chargé d'affaires des ambassades soviétiques pendant l'entre-deux-guerres.

¹⁷ J. Staline, *Ma Vie*, Paris, Caractères, 1956.

mémoires de son "neveu" publiés en 1952¹⁸- il faut attendre les deux livres de sa fille, S. Alliluieva, en 1967 et 1969, pour disposer d'un témoignage authentique sur la vie privée de Staline¹⁹.

En autorisant en juillet 1970 l'éditeur américain Little, Brown and Company, à publier le premier volume de ses *Souvenirs*, Nikita Khrouchtchev osa donc, le premier, franchir le Rubicon²⁰. Profondément déprimé par sa soudaine mise à l'écart du pouvoir en octobre 1964, il fut poussé par son entourage à écrire ses mémoires. Après quelques hésitations, il commença en 1966 à égrener ses souvenirs en les dictant plusieurs heures par jour au magnétophone. Bien que sa mémoire fut exceptionnelle, son fils Sergueï eut pour mission de vérifier la précision des dates et des faits en consultant les rapports officiels publiés dans les journaux. Une secrétaire se chargea de retranscrire les bandes. Un scénariste -Vadim Vassiliévitch- placé à l'extrémité de la chaîne, revit enfin entièrement le texte sur le plan littéraire²¹.

Alors que l'entreprise avait atteint un bon degré d'efficacité, Khrouchtchev se trouva, au printemps 1968, convoqué au Comité central. Celui-ci, informé du projet de l'ancien secrétaire général, y était totalement opposé : "Le Comité central, aurait alors déclaré Kirilenko, a appris que vous écriviez vos Mémoires depuis un certain temps, et qu'ils évoquent de nombreux événements de

¹⁸ B. Svanidzé, *Mon Oncle Joseph*, Paris, Denoël, 1952.

¹⁹ S. Alliluieva, *Vingt lettres à un ami*, New York, Harper and Row, 1967, 216 p. (traduction française, Paris, 1967, 256 p.); *Une seule année*, New York, 1969, 383 p. (traduction française : *En une seule année*, Le Seuil, 1970, 397 p.).

²⁰ Sur les circonstances de la publication, voir Sergueï Khrouchtchev, *Khrouchtchev par Khrouchtchev*, Plon, 1991, p. 282 (ouvrage paru en version anglaise en 1990 chez Little Brown and Company, New York, sous le titre *Khrushchev on Khrushchev. An Inside Account of the Man and His Era*).

²¹ *Ibid.*, p. 264.

l'histoire du Parti et de l'Etat. En réalité, vous réécrivez l'histoire du Parti. Mais l'interprétation de l'histoire de notre Parti et de l'Etat, est l'affaire du Comité central et non celle de personnes privées, encore moins de retraités. Le Politburo exige que vous cessiez de travailler à ces Mémoires et transmettiez au Comité central ce que vous avez déjà dicté"²². Rappel à l'ordre tout à fait significatif de la conception de l'écriture de l'histoire dans un système totalitaire.

Furieux, Khrouchtchev accepta, alors, que son fils fit passer à l'étranger les bandes et les textes dactylographiés. Placés dans une chambre forte, il fut convenu que ceux-ci ne feraient l'objet d'une publication qu'"à titre de représailles", si le Comité central tentait de saisir l'une des copies conservées en URSS. Une telle opération ayant été engagée par le KGB en juillet 1970 -durant une hospitalisation de Khrouchtchev- le "signal" convenu avec l'éditeur américain pour autoriser la publication fut alors donné par le fils de Khrouchtchev. Le premier tome des *Souvenirs* parut aux Etats-Unis à la fin de cette année 1970, et, en France, chez Robert Laffont, en février 1971; le second tome, en 1974, sous le titre *Khrushchev Remembers : The Last Testament*. Au total, l'ouvrage fut publié en seize langues.

Avant même sa sortie en librairie, et à la seule annonce de celle-ci, débuta une forte polémique portant à la fois sur l'authenticité et l'intégrité du manuscrit.

Tandis, en effet, que l'éditeur Little Brown se disait absolument certain de l'authenticité des mémoires, Khrouchtchev lui-même affirma le contraire en publiant, à la mi-novembre 1970, le démenti suivant dans la *Pravda* : "Comme il ressort d'informations parues dans la presse américaine et de certains autres pays capitalistes, on est en train de préparer la publication de prétendus Mémoires ou Souvenirs de Nikita Sergueievitch Khrouchtchev. Il s'agit de faux, et j'en suis indigné. Je n'ai jamais transmis à personne

²² *Ibid.*, p. 239.

de textes ou de documents ayant caractère de Mémoires, ni à *Time*, ni à d'autres maisons d'édition étrangères. Je n'ai pas non plus transmis de tels textes aux organismes d'édition soviétiques. C'est pourquoi je déclare que tout cela constitue un faux. La presse bourgeoise vénale a déjà été dénoncée à plusieurs reprises pour avoir usé de tels mensonges". Quelques jours plus tard, les *Izvestia* enfonçaient le clou en affirmant qu'il ne s'agissait là que d'un "nouveau canard de propagande" dû aux "experts étrangers des diversions idéologiques et des falsifications"...

Pour tenter de trancher, l'Occident fit appel à ses meilleurs Kremlinologues. Une trentaine d'experts -dont les anciens ambassadeurs Llewellyn Thompson et George Kennan- furent réunis au cours de mois de janvier 1971 au Département d'Etat pour étudier les *Souvenirs*. Leur avis, tout comme celui des anciens correspondants de presse à Moscou (Harrison E. Salisbury, Michel Tatu...), fut unanime : Khrouchtchev était probablement l'auteur du livre. Pour obtenir cependant une certitude absolue, il fallut attendre la publication en 1990, aux Etats-Unis, des propres mémoires du fils de Nikita Khrouchtchev. Si, dans son livre, Sergueï Khrouchtchev se montre fort prolixe sur les conditions d'élaboration de l'ouvrage de son père, il l'est moins, par contre, sur les circonstances du passage du manuscrit à l'Ouest²³, et encore moins sur celles du démenti de Khrouchtchev et de sa famille, paru dans la *Pravda*. Sur ce dernier point, il se borne à raconter que le 11 novembre 1970, son père, récemment sorti de l'hôpital, fut convoqué par la Commission de contrôle du Parti, et sommé de signer un texte niant l'authenticité de ses *Souvenirs*. L'ayant d'abord repoussé, il aurait finalement accepté une nouvelle formulation de "compromis". Ce dernier qualificatif peut paraître bien modéré pour désigner un communiqué aussi radical que virulent. Il s'agit, en fait, de la part de Khrouchtchev,

²³ Selon l'opinion la plus courante, le manuscrit serait parvenu en Occident par le truchement du journaliste soviétique Victor Louis, intermédiaire habituel de ce type de transaction.

d'une capitulation pure et simple face aux exigences de la direction du Parti.

Le témoignage de Sergueï Khrouchtchev n'est pas davantage décisif sur la question de l'intégralité du texte publié. Il fait simplement état de coupures volontaires faites dans la version initiale : "Vers la fin de l'année (1968), observe-t-il, nous étions parvenus à un accord préliminaire avec Little Brown and Company, en vue de la publication des Mémoires. Des passages avaient été supprimés du texte car ils pouvaient constituer des secrets militaires et comporter des références à des gens encore au pouvoir en URSS. Père avait accepté de les enlever"²⁴. Mais rien n'est dit sur les éléments expurgés, ni sur ceux qui ont joué alors le rôle de censeurs. Par ailleurs, le texte, une fois en possession de l'éditeur américain, a été restructuré par les soins du traducteur : "Les documents d'origine, confie ce dernier²⁵, étaient, lorsque ils me sont parvenus, des plus dispersés. Pour tenter de les réunir dans le cadre d'un ouvrage lisible par un public de langue anglaise, j'ai été obligé de prendre certaines libertés avec leur disposition initiale".

Ces avatars divers, ainsi que, bien entendu, la pratique d'une auto-censure par un Khrouchtchev, finalement beaucoup plus conformiste et discipliné qu'il ne voulait paraître, expliquent les nombreux "blancs" qui parsèment ses *Souvenirs*, notamment son silence total sur les conditions de son éviction du pouvoir, et sur la nouvelle équipe qui lui succéda.

...ET LEONID BREJNEV

Leonid Brejnev, à l'époque où Khrouchtchev s'était mis en tête de rédiger ses Mémoires, avait trouvé inconvenant et subversif pour un dirigeant communiste de revenir ainsi sur son propre passé.

²⁴ *Ibid.* , p. 244.

²⁵ N. Khrouchtchev, *Souvenirs*, R. Laffont, 1971, p. 25.

Néanmoins, dix ans plus tard -et alors qu'il était encore en exercice- il jugea tout à fait opportun de reprendre un tel projet à son compte...

En février 1978, les lecteurs du mensuel *Novy Mir* eurent ainsi la bonne surprise de découvrir la première partie d'une trilogie autobiographique de L. Brejnev, intitulée *La Petite-Terre*, consacrée au récit des exploits du futur Secrétaire général du PCUS durant la Seconde guerre mondiale. En mai de la même année, parut la seconde partie - *Résurrection* - racontant cette fois sa glorieuse expérience en tant que Premier secrétaire de comité régional du Parti à Dniepropetrovsk ; et, enfin, en novembre, la dernière partie - *Terres Vierges* - qui s'intéresse à la mise en valeur des terres inexploitées du Kazakhstan à compter de 1954²⁶. La publication de cette trilogie suscita aussitôt, comme il se devait, les échos les plus flatteurs. Mikhaïl Gorbatchev, alors Premier Secrétaire à Stavropol, ne tarit pas d'éloges : "Le livre *La Petite Terre*, déclare-t-il publiquement en mai 1978, n'est pas très grand quant au nombre de pages, mais par la profondeur de son contenu idéologique, par l'ampleur des généralisations et des opinions exprimées par l'auteur, il est devenu un grand événement de la vie publique. Il a soulevé un écho chaleureux dans le coeur des Soviétiques (...) Les communistes et tous les travailleurs de Stavropol expriment une reconnaissance sans limite à Leonid Ilitch Brejnev pour cette oeuvre littéraire et de Parti, qui décrit avec une profonde inspiration philosophique les sources du grand exploit de notre héroïque pays, sa force morale et spirituelle, sa ténacité et son courage"²⁷. Plus enthousiaste encore, L. Brejnev devait, en 1979, s'auto-attribuer le prix Lénine de littérature pour sa trilogie autobiographique.

L'oeuvre ne suscita cependant pas que des louanges. Dans son ouvrage sur *La méthode Brejnev*, un ancien apparatchik devenu l'un

²⁶ Leonid I. Brezhnev, *Pages from His Life*, Simon and Schuster, New York, 1978.

²⁷ Cité par Michel Tatu, *Gorbatchev. L'URSS va-t-elle changer ?* Le Centurion, Le Monde, 1987, p. 85.

des meilleurs Kremlinologues occidentaux, Abdurakham Avtorkhanov consacre plus de cinquante pages à l'analyse critique de la biographie du Premier secrétaire général²⁸. Il n'a aucune peine à démontrer que Brejnev, sans aucun respect pour la vérité, n'a eu que deux préoccupations principales en écrivant sa trilogie. D'abord, gommer de l'Histoire les actions du grand rival qu'il avait écarté brutalement du pouvoir, quatorze ans auparavant, Nikita Khrouchtchev. Pour ce faire, Brejnev pratique les mêmes méthodes de falsification que Staline envers Trotsky. "(...) Si l'on en juge d'après les Mémoires de Brejnev, observe Avtorkhanov, tout se passe comme si Khrouchtchev n'avait jamais existé. Pis, il ne mentionne même pas dans son livre le parti communiste ukrainien auquel il était directement subordonné". Dans la troisième partie de sa biographie, Brejnev n'hésite pas à aller encore plus loin, en laissant entendre que l'organisation de la mise en valeur des terres vierges fut son oeuvre et pas celle de Khrouchtchev. Celui-ci aurait même gêné l'accomplissement de cette action par son "volontarisme"...

En écrivant ses mémoires, l'objectif principal de Brejnev est on ne peut plus clair ; en abaissant Khrouchtchev, il s'agit de se grandir lui-même à la taille du héros qu'il a rêvé d'être, et de justifier les dizaines de médailles qui ornent sa veste, ainsi que les distinctions les plus flatteuses qu'il n'a cessé de se faire attribuer. Commissaire politique pendant la Seconde guerre mondiale, il se décrit brave entre les braves, à la tête d'une des meilleures unités de l'armée soviétique, participant à des combats décisifs méritant de "servir d'exemple de l'art de la guerre", dans un secteur où Hitler aurait concentré "tous les moyens dont il disposait"... En tant que Premier secrétaire de région, il fait montre d'un comportement tout aussi exemplaire : dévoué corps et âme à la cause socialiste, juste, humain mais ferme... Tout comme plus tard au Kazakhstan, où - toujours selon lui- il manifeste une activité prodigieuse, digne de Superman : "Lorsque aujourd'hui, après tant d'années, écrit-il, je jette

²⁸ A. Avtorkhanov, *La méthode Brejnev. Analyse et histoire d'un règne*, Fayard, 1981, pp. 277-329.

un regard vers le passé et que j'examine les documents de cette époque, je demeure étonné. Je me demande comment j'arrivais à faire autant de choses et à me trouver présent partout à la fois"...

Les deux successeurs de Leonid Brejnev n'eurent pas le temps de s'interroger sur l'intérêt ou non de publier, à leur tour, des mémoires. La brièveté de leur passage au sommet du pouvoir les en empêcha. On se borna, après leur mort, à publier leurs discours et articles sous forme de *Textes choisis*²⁹. Gorbatchev et Eltsine, quant à eux, n'hésitèrent pas. Ils furent suivis, quelques années plus tard, par les grands ténors de la vie politique (officielle et civile) des démocraties populaires.

DES GENRES ET DES MOTIVATIONS FORT VARIES

La première observation qui s'impose en parcourant les 11 ouvrages retenus dans le cadre de cet article, tous écrits par des dirigeants ou futurs dirigeants de la fin des années quatre-vingt (4 par Gorbatchev³⁰, 2 par Walesa³¹, 2 par Eltsine³², et les 3 autres respectivement par Havel³³, Jaruzelski³⁴ et Dubcek³⁵), est leur grande diversité de genre. Seuls les premiers volumes de B. Eltsine et de L. Walesa, et ceux de V. Jaruzelski et de A. Dubcek correspondent à des mémoires classiques, c'est-à-dire à des récits de vie complets. *Interrogatoire à distance* de V. Havel se compose

²⁹ Andropov, *Izbrannye retchi i stat'i*, Moscou, 1983, 320 p.

Tchernenko, *Izbrannye retchi i stat'i*, Moscou, 1984, 670 p.

³⁰ Titres cités aux notes 4, 9, 10 et 11.

³¹ Titres cités aux notes 2 et 3.

³² Titres cités aux notes 5 et 14.

³³ Titre cité à la note 1.

³⁴ Titre cité à la note 12.

³⁵ Titre cité à la note 13.

exclusivement d'une série de questions posées par un journaliste surtout intéressé par les problèmes de création littéraire. Le premier ouvrage de Gorbatchev, *Perestroïka*, est pour l'essentiel un programme d'action politique. Quant à ses trois autres livres, ils s'apparentent davantage -tout comme le dernier de B. Eltsine- à des témoignages sur des périodes décisives (le putsch d'août 1991 et les événements ayant marqué la désintégration de l'URSS) qu'à des autobiographies.

Diversité également dans les motivations des six dirigeants. Pour les uns, qui se trouvent au début de nouvelles fonctions, il s'agit de se faire mieux connaître, et de faire mieux connaître leurs idées. C'est l'objet des premiers ouvrages de Gorbatchev et de Eltsine. Certes, ce dernier souhaite aussi justifier ses actions (notamment sa démission du Politburo) et régler ses comptes avec la nomenklatura et Gorbatchev ; mais son élection décisive à la députation de Moscou constitue le leitmotiv de ce premier livre conçu davantage comme une préface que comme un testament. Tel est également le cas du premier volume rédigé par L. Walesa, dont le titre -*Un chemin d'espoir*- indique clairement que cette autobiographie n'est pas faite seulement pour célébrer la naissance, la vie et le martyr de *Solidarité*, mais pour diffuser des idées et mettre en relief les qualités d'un homme d'avenir.

D'autres de ces biographies obéissent exclusivement au désir de leurs auteurs de justifier leur passage au sommet du pouvoir. Ainsi, V. Jaruzelski comme A. Dubcek n'ayant, de par leur âge avancé, aucun projet politique personnel à promouvoir, sont tout entier tournés vers la défense de leur passé et la cohérence de leur action. Il s'agit surtout pour eux de pouvoir écrire, à l'instar de Jaruzelski à la dernière page de son livre : "Je crois pouvoir dire que, s'il m'est arrivé d'errer, je ne me suis jamais égaré...". Dans ses *Avant-Mémoires*, comme dans *Le putsch* ou *Décembre 1991*, M. Gorbatchev poursuit ce même but autojustificateur. Cependant, à la différence de Dubcek et de Jaruzelski, il ne considère nullement son rôle comme terminé. Significatif à cet égard est le dernier paragraphe

de ses *Avant-Mémoires* : "Je veux croire, conclut-il, que ces prémisses favorables, opportunément et intelligemment mises en valeur, donneront l'impulsion nécessaire à une puissante marche en avant de la Russie. Je ferai tout pour qu'il en soit ainsi". Le sens des propos de Eltsine, dans son tout dernier ouvrage, n'est pas foncièrement différent : "Je termine ces mémoires prématurés, prévient-il le lecteur, parfaitement conscient que les personnages de ce livre sont des être bien réels avec lesquels j'ai encore à travailler. Nous continuerons de nous voir, de discuter, de prendre des décisions. Pas plus que moi ils ne prennent leur retraite".

Les entretiens avec Vaclav Havel constituent, eux, un livre à part, inclassable. Même si le futur président de la Tchécoslovaquie répond longuement aux questions posées sur la manière dont il a vécu les événements de 1968, ou sur les circonstances de la création de la Charte 77, il le fait avec une telle distance que l'on n'a jamais le sentiment, en le lisant, d'une autojustification. On ne décèle pas davantage la moindre ambition, le moindre programme ou message à diffuser. A la question finale de son interlocuteur : "Comment imaginez-vous votre avenir ?", il répond avec simplicité : "Je serai encore agacé par les espoirs, inopportuns ou absurdes, que d'autres mettront en moi et par les rôles dont je devrai m'acquitter en tant que leur représentant ou comme bon samaritain".

Ces différentes motivations -autojustification des actions passées ou démarche promotionnelle en vue de futures échéances- sont, bien entendu, rarement avouées. Pour expliquer la décision initiale de rédiger de tels ouvrages, on préfère invoquer mille raisons qui, à l'évidence, ne sont parfois que des prétextes. Gorbatchev dit avoir accepté d'écrire *Perestroïka* "à la demande d'éditeurs américains". Il estime en rédigeant *Le Putsch* quelques semaines après l'événement, "qu'il est temps de livrer au lecteur le fruit de ses réflexions", et, en proposant *Décembre 1991*, de faire connaître ses actions personnelles qui ont été tues ou déformées par les medias soviétiques. Boris Eltsine, au début de son premier ouvrage, déclare avoir également été sollicité par "plusieurs importantes maisons

d'éditions". Tout comme W. Jaruzelski qui aurait fini par céder à la pression d'un éditeur français désireux de dévoiler à ses compatriotes la vraie personnalité du "mystérieux général à lunettes noires"...

Pour W. Jaruzelski comme pour M. Gorbatchev, les ouvrages récemment publiés ne constituent cependant que de simples introductions à de futurs mémoires beaucoup plus développés qu'ils ont en chantier. En attendant leur achèvement, et afin de répondre à l'impatience des lecteurs (Gorbatchev), ou de crainte de ne vivre assez longtemps (Jaruzelski), ils préfèrent proposer ces esquisses autobiographiques. Pour les compléter, le lecteur peut, d'ores et déjà, disposer du récit de la vie de Raïssa Gorbatchev³⁶ et, bientôt, de celle de la propre fille de Jaruzelski.

UNE COLLABORATION ET UNE DOCUMENTATION ABONDANTES

Tous les dirigeants -sauf M. Gorbatchev- reconnaissent avoir eu recours à un ou plusieurs collaborateurs pour élaborer leur livre. Seul, cependant, l'ouvrage de Vaclav Havel porte sur la couverture le nom du journaliste (et du traducteur) qui l'a interrogé. Les deux volumes de L. Walesa mentionnent seulement -en pages 3 ou 4- qu'ils ont été rédigés en langue polonaise par Lech Walesa "assisté", pour le premier par Jean Mur, et pour le second, "avec la collaboration" d'Arkadiusz Rybicki. La part prise par le (ou les) collaborateur(s) est parfois plus explicite. Ainsi, apprenons-nous, dès les premières pages, que l'autobiographie d'A. Dubcek est fondée sur un récit "enregistré, traduit en anglais et préparé pour la publication" par Jiri Hochman, et que, sur les trente chapitres, les dix derniers n'ayant pu être relus par Dubcek lui-même -accidenté- l'ont été "par son ancien directeur de cabinet, ainsi que par un spécialiste slovaque de sciences politiques". Eltsine, quant à lui, ne craint pas d'avouer

³⁶ *Ma vie*, Olivier Orban, 1991.

qu'il doit beaucoup, pour ses deux tomes de souvenirs, au "jeune et talentueux journaliste" Valentin Ioumachev -rédacteur en chef adjoint d'*Ogoniok*- qui a su se plier à son rythme de vie, notamment "sacrifier ses loisirs et ses heures de sommeil"; il dit aussi sa gratitude à son ami anglais, l'agent littéraire Andrew Nurnberg.

Outre ces divers collaborateurs, qui ont oeuvré à la mise en forme des autobiographies, il faut également prendre en compte toutes les personnes -parfois nombreuses- qui ont participé à la collecte de la documentation et à son traitement. Lech Walesa ainsi que W. Jaruzelski ont bénéficié de l'aide de membres de leur équipe, qui ont eu carte blanche pour constituer et analyser les dossiers. "Leur apport, reconnaît L. Walesa, fait partie intégrante de mon récit"; et W. Jaruzelski de préciser qu'ils l'ont aidé non seulement à réunir la documentation, mais aussi à "reconstituer le déroulement de certains événements et, par là même, à rassembler en un tout le torrent d'impressions et de moments vécus..."

Si, en effet, l'on excepte une nouvelle fois *Interrogatoire à distance* de V. Havel conçu sous la forme bien particulière de l'entretien, toutes les autres publications s'appuient sur de nombreux documents cités comme pièces justificatives. L'importance accordée à cette documentation constitue l'un des caractères originaux de cette nouvelle génération d'écrits politiques. Alors que dans les "mémoires" d'autrefois, l'auteur estimait pouvoir convaincre le lecteur de sa bonne foi par son seul discours, il semble désormais indispensable que celui-ci soit étayé sur des témoignages parallèles et des documents authentiques.

Cette documentation justificative n'est pas nécessairement inédite. Il s'agit souvent pour l'homme politique moins de révéler des comportements ou des faits inconnus, que de rappeler des positions anciennes contestées ou oubliées. Dans cet exercice d'auto-justification, M. Gorbatchev est passé maître. Ses *Avant-Mémoires* et son *Décembre 1991* peuvent même apparaître comme de simples compilations de discours, d'interviews et d'articles. Autant de

documents le plus souvent déjà publiés, mais qui, au gré de l'auteur, n'ont pas eu une audience suffisante, et auxquels la réunion en un même ouvrage confère un intérêt nouveau. "Les matériaux utilisés ici, prévient-il dans la préface de son dernier livre, sont essentiellement mes interventions de décembre 1991, celles qui ont été publiées chez nous ou à l'étranger comme celles qui n'ont jamais été rendues publiques. Le traitement de ces matériaux n'est pas autre chose qu'un travail de systématisation ; mais, à plusieurs endroits, j'ai pensé utile d'assortir ce dernier des commentaires nécessaires à la compréhension des événements"³⁷.

Outre au texte de leurs propres interventions publiques, certains auteurs se réfèrent aussi à des documents publiés à leur sujet ou au sujet d'affaires les concernant directement. Boris Eltsine, par exemple, pour rapporter le contenu de sa fracassante déclaration au plenum d'octobre 1987 -qui amena sa démission du Politburo- cite le compte rendu paru dans les *Izvestia*³⁸. En s'appuyant sur une source officielle, il donne au lecteur un gage de son objectivité. De la même manière, Lech Walesa n'hésite pas, pour proposer sa version de la proclamation de l'Etat de guerre, à reproduire de très larges passages d'un récit paru à Cracovie en 1984 sous le titre *Gdansk, un drame de guerre*³⁹ ; tout comme dans le tome deux, il cite *in extenso* les déclarations officielles des témoins et accusés du procès du Père Popieluszko⁴⁰.

Néanmoins dans cette documentation justificative, la part d'inédits est loin d'être négligeable. Elle concerne trois types de pièces.

Certains documents ont été élaborés spécialement à l'occasion de la rédaction des mémoires. Ainsi, dans son premier livre, Lech

³⁷ *Décembre 1991*, p. 7.

³⁸ *Jusqu'au bout !*, pp. 201-204.

³⁹ *Un chemin d'espoir*, pp. 329-335.

⁴⁰ *Les chemins de la liberté*, pp. 23-33.

Walesa appuie-t-il, à plusieurs reprises, ses considérations sur des témoignages inédits recueillis à son instigation en vue de leur publication. Un vieil habitant de Popowo fournit des renseignements sur les ancêtres de Walesa. Des "compagnons de lutte" du leader syndical (un ingénieur, une infirmière, un médecin, un ouvrier...) donnent leur point de vue -durant près d'une dizaine de pages- sur la manière dont s'est constitué le mouvement ouvrier. Plus loin, c'est un acteur des grèves de l'été 1980 qui a la parole. A plusieurs endroits, l'épouse de Walesa intervient pour indiquer comment elle a vécu familialement les moments les plus difficiles. Boris Eltsine tient aussi à donner les impressions de sa femme et de ses filles au moment du putsch d'août 1991 : "Quand le coup d'Etat s'est terminé, je leur ai demandé de prendre sur un dictaphone leurs impressions, des bribes de souvenirs sur ces trois jours. Je savais que certains détails ont ensuite tendance à s'effacer complètement de la mémoire. Je mets l'appareil en marche et j'entends la voix émue de Tania..."⁴¹. Et le livre de reproduire sur plusieurs pages les témoignages de la famille Eltsine.

Le général Jaruzelski a, lui, la volonté d'associer à son récit non pas un familier, mais au contraire, un adversaire : Adam Michnik, l'un des piliers intellectuels de *Solidarnosc*. Surprenante idée que celle d'insérer, à la fin de ses mémoires, un entretien réalisé tout spécialement pour la circonstance avec l'un des ses plus irréductibles opposants. Etrange dialogue au cours duquel l'interviewer (W. Jaruzelski) conduit son interlocuteur sur tous les domaines litigieux de l'histoire polonaise des vingt dernières années. Dialogue sans concession, sans révélation majeure, et dont le seul objet semble de prouver à l'opinion occidentale le "fair play" et le souci de dialogue du "mystérieux général à lunettes noires" : "Mais je pense aussi, déclare-t-il en voulant à tout prix terminer l'entretien sur une note consensuelle, qu'il est extrêmement important -et c'est en quelque sorte notre victoire à tous deux- que nous puissions aujourd'hui parler de ces choses sans haine, sans hostilité, avec du

⁴¹ *Sur le fil du rasoir*, p.66.

respect l'un pour l'autre, en restant fidèle chacun à notre biographie"⁴².

Les documents personnels fournis par les auteurs constituent une seconde catégorie de pièces justificatives inédites. Dès 1986, Lech Walesa parle de "ses archives, assez riches déjà", et en fait l'inventaire suivant : "Elles contiennent des dossiers de ma correspondance, des textes d'interviews, des projets de déclarations, pas mal de bandes magnétiques, et enfin le <journal d'activité> commencé au début de 1983 (et tenu par sa secrétaire), à mon retour à la maison après une période d'internement"⁴³. Même s'il est le seul à en donner le détail, on peut imaginer que les autres dirigeants ont eu à leur disposition pour rédiger leurs mémoires les mêmes types de documents. Son adversaire direct, le général Jaruzelski, insère à son récit des lettres écrites à sa mère lors de sa formation militaire à Riazan pendant la Guerre⁴⁴. B. Eltsine fournit le texte intégral de sa lettre de démission à Gorbatchev le 12 septembre 1987. M. Gorbatchev reproduit des extraits d'entretiens téléphoniques qu'il a eus avec les principaux chefs d'Etat étrangers... La référence à de tels types de documents révèle le flou qui peut exister chez les responsables politiques entre archives personnelles et archives d'Etat. Lorsque M. Gorbatchev cite de larges extraits de ses conversations téléphoniques (enregistrées vraisemblablement par les soins de son secrétariat ou les services de police), il ne paraît avoir aucun état d'âme et ne pas se poser le problème de savoir si de tels documents élaborés dans l'exercice de ses fonctions ne sont pas davantage la propriété de l'Etat plutôt que la sienne. Même sentiment lorsque l'on constate qu'une partie de ses *Avant-Mémoires* se trouve constituée par la reproduction de ses entretiens avec les dirigeants des grandes puissances (H. Kohl, G. Bush, M. Thatcher, Jean-Paul II, F. Mitterrand...), et qu'il précise que ces sténogrammes sont extraits de

⁴² W. Jaruzelski, *op.cit.*, p. 387.

⁴³ *Un chemin d'espoir*, p. 13.

⁴⁴ W. Jaruzelski, *op.cit.*, pp. 83-85.

ses "archives personnelles"⁴⁵... A propos de ces textes, il n'est pas sans intérêt pour l'historien d'observer la diversité des modes de transcription en fonction des interlocuteurs. Dans le cas, par exemple, des conversations avec Margaret Thatcher, le dialogue est reproduit *in extenso* en style direct. Par contre, dans l'entretien avec François Mitterrand, les interventions de ce dernier sont exprimées en style indirect, et seules celles de M. Gorbatchev le sont en style direct. Cela donne, par exemple :

"*M. Gorbatchev* : J'ignore le nombre d'années dont je dispose, mais j'espère que les relations soviéto-françaises ont un bel avenir. J'ai acquis cette conviction dans nos entretiens de Paris.

F. Mitterrand exprime l'espoir que la France pourra profiter de la période assez longue de stabilité politique qui s'ouvre devant elle".

M. Gorbatchev ne s'explique pas sur les raisons de ces différences de transcription. On peut penser que les interlocuteurs du chef de l'Etat soviétique, priés de donner leur accord à la publication de ces entretiens, ont pu avoir des exigences différentes.

Un dernier contingent de pièces justificatives produites dans ces ouvrages provient des archives secrètes. Leur présence est d'ailleurs l'un des principaux arguments de vente mis en avant par les éditeurs. "Mikhaïl Gorbatchev, est-il écrit à la page 4 de couverture des *Avant-Mémoires*, accepte d'ouvrir ici ses archives personnelles et de rendre publics des documents jusque-là secrets"... Tous les auteurs -sauf V. Havel- recourent, à des doses variables, aux archives secrètes de leur Etat respectif. Placés par leurs fonctions au sommet du pouvoir, ils n'ont eu aucun mal à accéder à tous les dossiers. "Il est vrai, note B. Eltsine avec une excitation mal contenue, que les archives que m'a remises Gorbatchev, lors de notre dernier entretien, renferment des documents à caractère beaucoup plus sensationnel (que ceux qu'il cite dans son livre). En un peu plus de soixante-dix

⁴⁵ M. Gorbatchev, *Avant Mémoires*, p. 8.

ans, les dirigeants soviétiques ont accumulé tant d'effroyables secrets que les journalistes auraient de quoi faire pendant des années et des années. Un jour viendra où tous ces documents seront attentivement étudiés par des historiens et où tous ceux qui le souhaiteront pourront y avoir accès. Alors les journalistes pourront s'en donner à coeur joie"⁴⁶.

Ces "documents secrets", cités plus ou moins abondamment dans les mémoires, sont de types très variés. L. Walesa se délecte, durant tout un chapitre de son second ouvrage, à reproduire le sténogramme des conversations téléphoniques enregistrées -à grands frais- à son domicile, en 1985, par la police⁴⁷. M. Gorbatchev, toujours soucieux de démontrer sa clairvoyance et son efficacité, ne craint pas de reproduire dans *Avant-Mémoires* plusieurs documents confidentiels : ses instructions aux diplomates lors d'une conférence à huis clos rassemblant fin mai 1986 des responsables du ministère des Affaires étrangères ; le texte d'interventions au Politburo au printemps 1987 sur la nécessité d'accélérer la réforme économique; le procès-verbal du débat houleux que suscita, au sein du Politburo, les 24 et 25 mars 1988, un article contre la perestroïka paru dans *Sovietskaya Rossia*⁴⁸... Dans son dernier ouvrage, Boris Eltsine accepte de divulguer certaines pièces des archives des Secrétaires généraux -concernant Lee Oswald, l'assassin de J-F. Kennedy, et des commandes d'armes passées par l'IRA- pour donner une idée de "l'aspect quotidien routinier et bureaucratique de l'activité du KGB".

L'ouverture -depuis 1990 et 1991- des archives diplomatiques par les nouveaux gouvernements russe, polonais et hongrois a permis à Alexandre Dubcek d'étayer ses "souvenirs". Il cite, par exemple, le compte rendu sténographique de plusieurs réunions secrètes tenues à Moscou par les secrétaires généraux des PC des pays est-européens

⁴⁶ B. Eltsine, *Sur le fil du rasoir*, p. 217.

⁴⁷ L. Walesa, *Les chemins de la liberté*, pp. 34-56.

⁴⁸ M. Gorbatchev, *op.cit.*, pp. 165-230.

au moment du Printemps de Prague ; et reproduit sur treize pages⁴⁹ le sténogramme de sa comparution forcée, le 23 août 1968, à Moscou, devant les principaux dignitaires du Politburo du PCUS. "J'ai depuis peu entre les mains, déclare-t-il au sujet de ce dernier document, la sténographie soviétique d'une partie de la rencontre et j'ai pu l'utiliser pour me rafraîchir la mémoire. Elle comporte des lacunes dues sans doute à la censure, ou à des difficultés techniques, et s'arrête au bout de cinquante-deux pages sans avoir enregistré la fin des échanges, mais, sinon, c'est un compte rendu exact de ce qui s'est passé"⁵⁰. Moment rare et privilégié en histoire où la mémoire du témoin peut être "réactivée" par un document écrit et externe, ce qui, bien entendu, confère à la narration des faits, une particulière fiabilité.

UNE SOURCE NON NEGLIGEABLE POUR L'HISTORIEN DE L'IMMEDIAT...

La moisson que l'historien peut faire à partir de ces publications est infiniment plus riche que celle que laissaient espérer certains comptes rendus parus dans la presse au moment de leur sortie. On y relevait souvent des expressions telles que : "sans grand intérêt", "plutôt décevant", "rien de nouveau"... Ces déceptions médiatiques s'expliquent par l'absence de révélations fracassantes sur des événements majeurs ou sur le rôle de personnalités de premier plan. Par contre, si l'historien soumet ces mêmes ouvrages à un traitement sériel et comparatif, à partir d'une grille de lecture rigoureuse, il parvient à collecter une masse fort intéressante d'informations tant sur les structures -du "pays légal" et du "pays réel"- des Etats communistes que sur leurs leaders.

..SUR LES STRUCTURES OFFICIELLES...

⁴⁹ A. Dubcek, *op.cit.*, pp. 257-271.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 257.

Grâce à ces écrits, il est d'abord possible de mieux comprendre le fonctionnement interne du système, en particulier ses différentes voies d'accès.

Plusieurs futurs leaders s'expliquent -plus ou moins longuement - sur les conditions de leur adhésion au Parti. Pour Alexandre Dubcek, qui se dit fils d'un véritable "animal politique", adhérent dès son plus jeune âge au Parti Travailleiste hongrois (qui se réclamait des idées de Lassalle et de Marx), puis, une fois immigré à Chicago, du Parti Socialiste américain, et, enfin, à son retour en Slovaquie, du Parti Communiste tchécoslovaque, il n'y eut aucune hésitation. Les séjours qu'Alexandre Dubcek accomplit dans une coopérative soviétique de Kirghizie, puis à Gorki, en dépit d'avatars divers, et malgré "les événements étranges et troublants" qui se déroulaient alors en Union Soviétique (procès et purges des années trente-six et trente-huit) n'entamèrent pas son enthousiasme atavique pour le communisme. Plus tard, la participation à la résistance anti-nazie, et l'appréciation très positive du rôle joué par l'URSS dans la victoire finale, achevèrent de renforcer en lui les principes socialistes inculqués par ses parents. Travaillant après la guerre dans une fabrique de levure, il soutint "sans réserve", au sein de la cellule du PC de son usine, la politique conduite par le gouvernement en place depuis la libération : "En gros, se souvient-il, il promettait une vie meilleure, et rien n'était plus important. Ce que nous voyions, c'étaient les vieilles injustices réparées par des mesures comme la réforme agraire, les nationalisations et une assurance maladie pour tous"⁵¹. Son zèle fut remarqué puisque, en juin 1949, on lui offrit de devenir permanent du Parti.

Bien différent fut le parcours d'un Wojcieh Jaruzelski qui adhéra au Parti Ouvrier Polonais en juin 1947. Issu d'une vieille famille de l'aristocratie, et élève des Marianistes à Varsovie, rien ne le prédestinait au militantisme communiste. La guerre, en le jetant avec sa famille sur les routes de Lithuanie, puis de Sibérie (par ordre

⁵¹ A. Dubcek, *op.cit.*, p. 89.

du NKGB), et en l'incitant à s'engager dans l'armée polonaise créée par les Soviétiques, suscita chez lui une profonde remise en cause. Réfléchissant quarante-cinq années plus tard sur les motivations qui le poussèrent à entrer au Parti, il en retient quatre : la recherche d'un idéal, sa foi en Dieu s'étant peu à peu affaiblie ; la volonté de "racheter" sa condition originelle de privilégié ; le désir de participer, sur des bases nouvelles, à la reconstruction d'un pays totalement dévasté ; et, enfin, le souhait de suivre l'exemple d'une intelligentsia "en grande majorité" "du côté des bâtisseurs de la nouvelle Pologne"⁵².

Lorsque quelque vingt ans plus tard, le jeune Boris Eltsine rejoint à son tour le Parti communiste, c'est apparemment avec la même foi et le même altruisme. "Je croyais, affirme-t-il, aux idéaux de justice que prônait le parti, j'avais adhéré tout aussi sincèrement, étudiant à fond les statuts, le programme, les classiques, relisant des ouvrages de Lénine, Marx, Engels"⁵³. L'état d'esprit de son futur adversaire, Mikhaïl Gorbatchev, frappant alors à la porte du Parti de Stavropol ne devait pas être fondamentalement différent.

La sincérité et l'enthousiasme semblent avoir donc caractérisé les adhésions de ces futurs grands apparatchiks. Cela explique qu'ils aient pu, par la suite, traverser les plus grosses tempêtes sans jamais songer à quitter le bateau. Ainsi, A. Dubcek se souvient avoir été "complètement dérouté par l'affaire yougoslave" en 1948, et "dérouté et effrayé" par les procès des années cinquante ; mais sa foi n'en fut pas altérée. "Cette évolution, précise-t-il, nous avait au moins appris une chose : le socialisme, pas plus que n'importe quel autre système, n'était à l'abri des abus commis par de mauvaises gens, sans scrupules et malhonnêtes. Mais, à mes yeux du moins, l'idée elle-même n'en perdait pas pour autant sa pureté et sa grandeur"⁵⁴. Assistant à l'un de ces fameux procès des années cinquante, W.

⁵² W. Jaruzelski, *op.cit.*, p.122.

⁵³ B. Eltsine, *Jusqu'au bout !*, p. 68.

⁵⁴ A. Dubcek, *op. cit.*, pp. 93-94.

Jaruzelski avoue n'avoir pas douté de la réalité des accusations et du respect des accusés : "Ce à quoi nous assistions semblait on ne peut plus crédible. Le procureur lisait l'acte d'accusation. Il y avait des preuves. Des témoignages. Des aveux. Et les accusés témoignaient. Avouaient. Exprimaient leurs regrets. Comment aurions-nous pu douter ? Aucun de nous n'avait vécu ce qu'avaient connu ces hommes"⁵⁵. De même, il souscrit sans sourciller aux thèses officielles selon lesquelles les émeutes ouvrières de juin 1956 à Poznan étaient le fait de "provocateurs, manipulés par des agents étrangers, et soutenus par des éléments criminels, voyous et autres délinquants"⁵⁶. Il confesse aussi n'avoir pas douté un seul instant, en 1968, que le printemps de Prague était l'occasion d'une "vaste entreprise de pénétration ouest-allemande", et en décembre 1970, qu'il était nécessaire d'envoyer l'armée contre les ouvriers des chantiers navals de la Baltique. L'ingénieur Boris Eltsine ne fait pas preuve de plus de sens critique envers l'interventionnisme souvent désastreux de la bureaucratie du Parti dans la gestion économique : "A l'époque, reconnaît-il⁵⁷, les gestionnaires et, à plus forte raison, les gens du Parti, trouvaient cela légitime. Moi aussi, j'estimais que c'était naturel..."

Ces différents ouvrages nous font également mieux connaître certains grands bastions du pouvoir communiste. L'armée, par exemple, sur laquelle W. Jaruzelski est volontiers prolix. Il s'agit, certes, à ce sujet, davantage de confirmations que de révélations, mais venant de celui qui en fut le commandant suprême, ces confirmations prennent une résonance particulière. L'armée polonaise nous apparaît comme très politisée, bien que, selon W. Jaruzelski, elle l'ait été moins que les autres. Si, à l'entrée dans les écoles d'officiers, l'on n'exige pas la prestation de serment au Parti (à l'instar des autres armées du Pacte), le résultat final n'est guère différent puisque "80% des gradés et pratiquement 100% des

⁵⁵ W. Jaruzelski, *op.cit.*, p.126.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁷ B. Eltsine, *Jusqu'au bout !*, p. 68.

officiers supérieurs étaient membres du Parti"⁵⁸. Le poids des "officiers politiques" -surtout dans les questions de personnel- est jugé décisif : "Pendant des années, toute promotion, toute nomination, étaient signées par le commandant de l'unité et contresignées par son premier adjoint aux questions politiques". Nommé à la Direction centrale politique de l'Armée, Jaruzelski se donna pour tâche essentielle de "professionnaliser l'appareil politique, de militariser les organisations du Parti".

Parallèlement à cette intense politisation, l'armée polonaise se trouva soumise à une tout aussi intense soviétisation. Les années 1949-1950 furent marquées par la mise à l'écart de "la plupart" des officiers d'avant-guerre ou venus de l'Armée de l'Intérieur, et de leur remplacement massif par des officiers et généraux soviétiques, qui ne parlaient même pas le polonais "et ne cherchaient pas à l'apprendre". Ce que fit tout de même le maréchal Rokossowski, après sa nomination comme ministre de la Défense. Dans ces conditions, la coopération avec les "alliés soviétiques" ne pouvait être qu'étroite, mais était loin de s'opérer sur un pied d'égalité. "C'est vrai, reconnaît W. Jaruzelski, nous avons parfois le sentiment d'être sous-estimés. Mais je n'irais pas jusqu'à dire que l'on nous traitait délibérément comme des parents pauvres. Nous faisons tout simplement partie d'un seul terrain d'opération de l'immense machine militaire de l'Union soviétique qui englobait un gigantesque territoire..."⁵⁹.

Le général insiste sur l'autarcie de l'armée (disposant même de ses propres exploitations agricoles), sur l'importance de son rôle économique, et sur la qualité de ses recherches en matière d'armement. Mais il avoue que "ces succès étaient facilités par l'action particulièrement efficace des services de renseignements" qui, par ailleurs, n'hésitaient pas à transmettre le fruit de leurs "découvertes" aux alliés soviétiques⁶⁰.

⁵⁸ W. Jaruzelski, *op.cit.*, pp. 147 et 191.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 201.

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 197-198.

En dépit des efforts de W. Jaruzelski pour présenter de la manière la plus positive possible l'armée polonaise, certaines de ces remarques trahissent des dysfonctionnements graves. Il fait état, par exemple, d'une forte poussée d'antisémitisme au moment de la Guerre des Six jours (qui l'obligea à "écarter de l'armée une poignée d'excités"), de conditions matérielles de vie très précaires (installation de l'eau chaude dans les casernements encore non effective au début des années soixante-dix) et d'une image plutôt négative dans l'opinion.

Tout en décrivant longuement la caste militaire, le général Jaruzelski évoque aussi les hautes sphères du Parti. Mais, sur ce thème, Alexandre Dubcek et, surtout, Boris Eltsine, sont beaucoup plus précis et détaillés. Ce dernier est, à notre connaissance, la première personnalité du monde communiste à brosser un tableau aussi concret de l'exercice du pouvoir par les plus hauts responsables du Parti et de l'Etat.

Le premier volume des mémoires de Boris Eltsine confirme tout d'abord la toute puissance des premiers secrétaires de région qui, à l'époque Brejnev, jouissaient d'une autonomie presque complète par rapport à un pouvoir central de plus en plus négligent et indifférent : "On sait aujourd'hui, écrit le futur président de la Russie, quelle ampleur avaient pris, au temps de la stagnation, les protections, la corruption, pourrissant littéralement tout le système du pouvoir. Un mot du premier secrétaire ayant force de loi, qui oserait ne pas se soumettre à sa volonté ? Et combien en ont abusé (...) Le premier secrétaire du comité régional était un tsar, un dieu. Le maître de la région qu'il commandait. La moindre de ses décisions était sans appel..."⁶¹.

A Moscou, au sommet de la pyramide du Parti, la vie de la nomenklatura est dépeinte au vitriol par le même Eltsine. Soigneusement ritualisé (séances du Secrétariat, le mardi ; du

⁶¹ B. Eltsine, *Jusqu'au bout !*, p. 88.

Politburo, le jeudi à onze heures...), hiérarchisé (y compris l'ordre d'entrée dans la salle des séances), aseptisé (distinction, pour la pause du déjeuner, entre les membres suppléants et les assesseurs), "oligarchisé", le système offre encore à l'époque de Gorbatchev tous les symptômes de l'inefficacité et de la paralysie de la période précédente. La médiocrité de bien des hommes qui peuplent ces hautes instances -et dont B. Eltsine brosse un portrait sans complaisance- n'est pas pour rien dans la décrépitude de ce pouvoir. "En relisant ces quelques pages sur mes anciens collègues du Politburo, avoue-t-il, je me sens accablé. Voilà donc l'état-major de la perestroïka ! Voilà le cerveau du parti ! Les plus grands esprits du pays ! Mais pourquoi s'étonner ? Pouvait-on attendre autre chose ? Qui siège au Politburo ? Soit des hommes qui ont lentement gravi les échelons du Comité central, apparatchiks jusqu'à la moelle des os, tels Loukianov, Medvedev, Razoumovski ; soit d'anciens secrétaires de comités de région, tels Gorbatchev, Ligatchev... Eltsine, que je n'oublierai pas de mentionner ici, car sa carrière, au sein du parti, s'est entièrement faite dans les années de la stagnation brejnevienne"⁶².

Un Eltsine qui n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser l'ensemble de l'appareil du Comité central qu'il juge sclérosé, incompetent, corrompu, mais qui jouit néanmoins de privilèges extraordinaires : "Des sections du GOUM, rappelle-t-il, étaient spécialement prévues pour le haut de l'échelle ; les responsables de rang un peu inférieur avaient d'autres magasins réservés -toujours la hiérarchie. Tout était <spécial> : ateliers spéciaux, vestiaires spéciaux, polycliniques spéciales, hôpitaux spéciaux, datchas spéciales, maisons spéciales, personnel spécial...". Or, le Parti avait toujours la possibilité de retirer aux nomenklaturistes pas assez zélés tous leurs privilèges.

De ces différentes publications -et pas seulement de celle d'Eltsine- ressort le sentiment d'une réelle dureté dans les rapports

⁶² *Ibid.*, pp.174-175.

entre dirigeants. Bien qu'elles n'éclatent pas, en général, au grand jour, les rivalités apparaissent fréquentes et vives. Même W. Jaruzelski, qui, dans ses mémoires, tend à atténuer le discrédit pesant sur le Parti, intitule l'un de ses chapitres, consacré aux années soixante : "lutttes intestines". Il y témoigne -en tant que chef de l'état-major général- de l'affrontement sans merci entre le courant libéral et le courant conservateur conduit par Moczar. Ce dernier, profitant de son autorité de ministre de l'Intérieur et s'appuyant sur tout un réseau de solidarité, s'emploie à abattre ceux qui, dans l'entourage de Gomulka, l'empêchent de devenir le numéro 2 (ou 1) du régime. Vers 1968, émerge un troisième groupe, celui de Gierk et de ses compatriotes silésiens, surnommés "les Katangais"⁶³... Durant la même décennie, Alexandre Dubcek se trouve en butte à l'hostilité croissante de Novotny. Pour résister, il lui faut esquiver les coups et nouer des alliances avec des membres de la direction du PCT. Cette longue guerre entre les deux hommes et leurs clans se terminera finalement par la victoire de Dubcek à la fin de 1967. Inutile, enfin, de revenir sur la lutte opposant, à la fin des années quatre-vingt, au sein du Politburo soviétique, Eltsine, Ligatchev et ses partisans, et ceux de Gorbatchev. L'ouvrage de Eltsine est très éclairant sur ces conflits féroces qui se déroulent dans les coulisses du pouvoir communiste.

La fréquence et l'acuité de ces tensions confirment, si besoin en était, que la société officielle communiste ne fut jamais -même pas, sans doute, aux pires moments du totalitarisme- immobile et monolithique. Des courants souterrains contradictoires l'ont toujours parcourue. Ce n'est pas l'un des moindres intérêts des mémoires des dirigeants que de renseigner sur les processus de constitution et d'émergence de ces forces, notamment des forces réformistes. Sur ce sujet, l'autobiographie d'Alexandre Dubcek est riche et rejoint les analyses de Zdenek Mlynar⁶⁴. A les lire, on comprend que les

⁶³ W. Jaruzelski, *op.cit.*, p. 165.

⁶⁴ Z. Mlynar, *Le froid vient de Moscou. Prague 1968*, Coll. Témoins, Gallimard, 1981.

protagonistes du futur "printemps de Prague" ont très tôt établi, au sein du Parti, des réseaux -discrets et informels- de connivence. Secrétaire régional à Bratislava, et membre du Comité central du PC tchécoslovaque, A. Dubcek, dès le début des années soixante, cherche discrètement autour de lui des personnes partageant son point de vue sur la nécessité du changement : "J'en trouve, précise-t-il, beaucoup dans les échelons moyens et inférieurs du Parti et des structures gouvernementales"⁶⁵. Transféré à Prague dans l'appareil du Comité central, il lie connaissance avec "un certain nombre d'esprits de valeur" -tels les économistes Ota Sik et Karel Kouba- "qui s'intéressaient pour l'essentiel aux mêmes choses que (moi)". De retour en Slovaquie -de par la volonté de son adversaire Novotny- il continue à tisser sa toile : "Je n'avais pas beaucoup de temps pour édifier mes défenses, aussi -explique-t-il- travaillai-je désespérément à assurer ma position, renouvelant des contacts avec de vieux amis et recherchant de nouveaux alliés"⁶⁶.

Wojcieh Jaruzelski, nommé en 1960 à la Direction centrale politique de l'armée polonaise, peut, lui aussi, observer à un excellent niveau les courants qui divisent le Parti. Il avoue, avec franchise, son hostilité aux "révisionnistes" : "Devant les manifestations d'une certaine opposition au sein du Parti, devant l'action de nombreux petits groupes (...) nous nous comportons comme ces sourds qui ne veulent pas entendre". Avec ses amis "dogmatiques" et conservateurs, il reconnaît avoir fort mal apprécié le poids et les intentions du courant réformateur. "Aujourd'hui, observe-t-il, je pense que les <révisionnistes> n'avaient ni chef de file, ni programme, ni appareil. Et que l'<hydre> que la propagande officielle avait érigée en menace mortelle n'était en fait que l'expression de saines préoccupations et de questions fondamentales que se posaient des individus issus de la gauche. Souvent membres

⁶⁵ A. Dubcek, *op.cit.*, p. 117.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 120.

du Parti, ils ne cherchaient nullement à renverser le régime, seulement à l'améliorer"⁶⁷.

... SUR LA SOCIÉTÉ CIVILE...

En contrepoint des ouvrages de Jaruzelski, Dubcek et Eltsine, ceux de Walesa et Havel nous font pénétrer dans "l'autre" société des pays communistes, celle formée par tous les exclus et les victimes des dysfonctionnements du système officiel. Une société dont l'existence fut longtemps niée, et dont Gorbatchev a assez bien décrit les contours dans une conférence faite à Munich, en mars 1992 : "Les gens ne prenaient pas leur parti du système totalitaire. Ils se rendaient compte qu'ils vivaient beaucoup plus mal qu'ils ne l'auraient dû étant donné qu'ils disposaient de ressources énormes et d'un potentiel aussi grand. La société attendait sans cesse des changements et la propagande appuyait cette attente en affirmant que les changements allaient intervenir (...) Quand on vit pendant des décennies dans une société semblable on voit se former des stéréotypes, des habitudes, une culture particulière (si l'on peut considérer comme culture cette anti-culture), des normes propres et même des traditions"⁶⁸.

Même si, dans ce style d'ouvrage, la description des difficultés de vie est loin d'être aussi détaillée et riche que dans certaines publications *samizdat*, plusieurs passages émeuvent et permettent de mieux comprendre les poussées désespérées de révoltes. Nous pensons, par exemple, à une page du premier tome des mémoires de L. Walesa, consacrée aux conditions de vie des ouvriers des chantiers navals de la Baltique, dont le tragique n'est pas sans rappeler le sort du monde ouvrier français au XIX^e siècle tel que nous l'a dépeint le docteur Villermé : "Cela signifie, raconte concrètement Walesa, que les gens se lèvent à 4 ou 5 heures du

⁶⁷ W. Jaruzelski, *op.cit.*, p. 155.

⁶⁸ Cité dans M. Gorbatchev, *Décembre 1991. L'histoire des jours qui virent disparaître l'URSS*, CopArt Editions 1993, pp. 226-238.

matin, qu'ils prennent un train archibondé pour se rendre au travail, qu'ils triment jusqu'à 18 ou 20 heures, qu'ils rentrent à la maison et s'endorment sur leur chaise, devant une assiette de soupe ou devant la télévision. Le travail dès avant l'aube et jusqu'à la nuit tombée, chaque jour que Dieu fait, et dans des conditions épouvantables : sous la pluie, dans le vent, le gel ou bien par une chaleur étouffante, au milieu des émanations des peintures au plomb, la concentration toxique des gaz de soudure, le fracas incessant des marteaux et la vibration des machines à polir. Voyez-vous ce qu'on peut entendre par la notion d'<hommes-rats> ? Non, pas vraiment ? Venez donc aux Chantiers navals et regardez comment, avec des brosses à ôter la rouille, ils rampent à plat ventre à l'intérieur de longs tuyaux juste assez larges pour un corps d'homme, dans la poussière de rouille, la suie, ou bien, se faufilent, armés de leurs chalumeaux à acétylène, sous les réservoirs des bateaux-citernes"⁶⁹.

De cette "infra société" émergent péniblement des dissidents, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui refusent les conditions de vie imposées par le système, et cherchent les moyens d'un changement. L'image que L. Walesa donne du milieu de la dissidence polonaise est loin d'être angélique, surtout à ses débuts. Evoluer au sein d'une société civile apeurée et repliée sur elle-même n'est pas aisé. Se souvenant des grèves de décembre 1970, il écrit ces phrases désabusées : "Impression d'une absence de solidarité entre les différentes couches de la population, ici à Gdansk, et jusqu'à domicile, à l'intérieur du même immeuble, dans le même escalier". Surveillés constamment par les agents de sécurité, calomniés, jaloués, contestés, les dissidents sont soumis à rude épreuve. Entre eux, les frictions et les désaccords sont fréquentes ; les querelles ne sont pas rares même entre les usines en grève.

Aussi, est-ce avec lenteur et bien des difficultés que sont mises en place les premières structures dissidentes de la société civile. Vaclav Havel rappelle, par exemple, que ce ne fut pas aisé

⁶⁹ L. Walesa, *Un chemin d'espoir*, pp. 122-123.

d'aboutir à la fameuse Charte 77. Il fallut d'abord convaincre un certain nombre de personnes de soutenir le groupe anticonformiste des *Plastic people*, dont les membres avaient été arrêtés. Il fallut ensuite faire accepter la cohabitation, au sein d'une même institution, de personnes opposées au régime communiste, et de communistes anciens membres du Parti à l'époque Dubcek : "Ce n'était pas chose facile, se souvient V.Havel, il fallait souvent oublier les anciennes querelles, mais tout le monde y parvenait, sachant que l'intérêt commun le demandait et que nous étions à l'origine d'un événement historique"⁷⁰.

Le chemin qui devait conduire à *Solidarnosc* fut, lui aussi, si l'on en croit L.Walesa, plein d'embûches. Le futur leader du premier syndicat libre insiste sur le fait que le mouvement de 1980 fut "une confluence de groupes et d'individus", et tient à souligner la filiation entre *Solidarnosc* et les premiers mouvements autonomes de la fin des années soixante-dix. Cette diversité originelle pesa toujours sur le syndicat. Intellectuels et ouvriers, catholiques et athées, marxistes et libéraux durent s'accorder pour présenter un front uni face au pouvoir. En fait, cette unité était surtout de façade et masquait de profondes querelles de personnes (comme le montre la première rencontre -houleuse- entre Walesa et Kuron) et, surtout, des querelles d'idées. L'originalité de la stratégie de "Solidarité" qui, tout en ne voulant pas être un mouvement politique, et en ne remettant pas en cause l'ancrage de la Pologne dans le Bloc soviétique, souhaitait néanmoins contribuer à aménager le système de l'intérieur, n'était pas aisée à comprendre et à faire admettre. Evoquant la première réunion, en septembre 1980, des responsables du futur syndicat, Walesa observe avec philosophie : "Pour moi, ce n'est pas une rencontre facile : nous apparaissions aux yeux de tous comme un groupe uni par un même idéal de solidarité, alors que nous ne nous connaissons pas du tout les uns les autres. Nous n'avons que quelques semaines d'expériences partagées, mais il y a surtout entre nous un abîme de manque de confiance (...) Mais le processus ne fait

⁷⁰ V. Havel, *op.cit.*, p.113.

alors que commencer, et sans doute les observateurs ont-ils maintes occasions d'être choqués... Il y a des querelles, de simples bouderies, tout le jeu des ambitions, des méfiances, des jalousies..."⁷¹.

Par ailleurs, la lecture de ces différents témoignages devrait éviter tout raccourci simplificateur sur le fonctionnement des sociétés communistes. Société officielle et société civile ne sont pas deux blocs séparés par un mur de béton. Vaclav Havel a bien décrit la zone de contact où, dans la Tchécoslovaquie des années soixante, se côtoient et se rencontrent des intellectuels des deux sociétés. Bien que non communiste, le dramaturge est accepté, à compter de 1965, comme membre du comité de rédaction de la revue *Tvar* (*Le visage*) et de l'Union des écrivains. Là, il se trouve en relation étroite avec la fraction progressiste de l'intelligentsia communiste. Se remémorant le long combat qu'il livra pour tenter de préserver la ligne anticonformiste de la revue, des foudres des conservateurs, il conclut que ce contact entre intellectuels communistes et non communistes n'a pas été sans résultats : "Certains ne seront pas d'accord avec moi mais je suis d'avis que, sans les prises de position de *Tvar*, les communistes progressistes ne seraient pas devenus si radicaux. Je suis persuadé qu'ils se sont également mobilisés grâce à la leçon qu'ils avaient reçue de nous"⁷². Ces contacts pluralistes noués au sein de l'intelligentsia constituèrent effectivement l'un des atouts du "Printemps de Prague".

..ET SUR LA CONJONCTURE

D'un intérêt certain pour la connaissance du fonctionnement interne des sociétés communistes, notre *corpus* est tout aussi riche d'un point de vue strictement événementiel. Souvent, en effet, comme on l'a rappelé plus haut, "chroniques" et "souvenirs" visent surtout à justifier le comportement de leur auteur durant une période

⁷¹ L. Walesa, *op.cit.*, pp.245-246.

⁷² V. Havel, *op.cit.*, pp. 76-77.

cruciale : le "Printemps de Prague" pour Dubcek, l'état de guerre pour Jaruzelski, les grands moments de la perestroïka pour Gorbatchev, le putsch de 1991 et la prise de la Maison Blanche en octobre 1993 pour Boris Eltsine... Une telle profusion limite à elle seule toute ambition d'analyse exhaustive dans le cadre d'un article. Nous nous bornerons donc ici à indiquer sommairement quelques apports de ces ouvrages pour l'étude des mutations survenues dans le monde communiste occidental durant le dernier quart de siècle.

Le "Printemps de Prague" occupe, comme l'on peut s'en douter, une très large place dans l'autobiographie d'A. Dubcek. Celui-ci insiste -plus ou moins longuement- sur trois points :

1. L'éviction de Novotny est décrite comme le résultat d'une véritable guerre froide entre les deux hommes et leurs partisans, qui a occupé la décennie soixante. Tandis que Novotny tente à plusieurs reprises d'évincer Dubcek (en l'écartant notamment de Prague et en noyant son entourage), ce dernier répond à cette "guérilla" en s'efforçant de miner le sol sous les pieds de son adversaire grâce à "une alliance avec certains membres de la direction du PC Tchécoslovaque"⁷³.

2. Dans le long processus des manoeuvres d'ingérence des Soviétiques pour arrêter les réformes - processus qui aurait commencé dès le début de février 1968 et se serait traduit par le noyautage du *praesidium* et de l'appareil du Parti, les dirigeants des quatre "pays frères" (Jivkov, Ulbricht, Kadar et Gomulka) auraient - surtout les deux derniers- joué un rôle important. Ils auraient été chargés par les Soviétiques de sonder Dubcek sur ses intentions. Celui-ci, justement amer à leur égard, rend par contre hommage à Ceaucescu qui refusa de "s'ameuter" contre l'équipe réformatrice.

3. Alexandre Dubcek s'efforce de justifier sa signature de l'accord imposé par Moscou après l'invasion, ainsi que son maintien

⁷³ A. Dubcek, *op. cit.*, p. 146.

au poste de Premier secrétaire : "J'avais donc, rappelle-t-il, une responsabilité nette et indiscutable à l'endroit des vies de milliers d'hommes et de femmes dans mon pays qui prendraient certainement mon refus de signer l'<accord> comme un encouragement à la résistance active. Je ne me crus pas alors en droit de faire ce qui ne conduirait qu'à un bain de sang, et bien des années plus tard je vis mes conclusions confirmées. j'appris par des représentants soviétiques éminents, en particulier le général Ierchov, membre du haut commandement de l'Armée Rouge en 1968, que celle-ci n'attendait qu'un signe de résistance active pour tout écraser sans discrimination"⁷⁴.

Vaclav Havel, qui n'étant pas membre du Parti, ne prit pas une part directe aux événements politiques du printemps 1968, insiste avec raison sur l'embarras des dirigeants réformistes devant l'enthousiasme et les revendications croissantes de la société civile : "N'oublions pas, écrit-il, qu'il s'agissait le plus souvent de simples bureaucrates du Parti ayant une pseudo formation politique, dotés d'illusions correspondantes, de réflexes et de préjugés correspondants, d'un passé et d'une culture correspondants, dont l'horizon était aussi proportionnellement limité. Ils n'étaient qu'un peu plus libres penseurs et un peu plus honnêtes que leurs prédécesseurs. Ainsi, ils se retrouvaient dans une situation schizophrène : ils sympathisaient avec l'essor de la société et en même temps ils en avaient peur. Ils s'appuyaient sur cet essor et en même temps ne le comprenaient pas bien. Ils le soutenaient et en même temps voulaient le freiner. Ils désiraient de l'air frais mais craignaient le courant d'air. Ils souhaitaient des réformes mais leur assignaient des limites que le peuple euphorique ne prenait point en considération et moins encore respectait. Ainsi, ils ne pouvaient que trottiner derrière la société, sans lui imposer une direction"⁷⁵. Une vingtaine d'années plus tard, un autre communiste réformateur, M.

⁷⁴ *Ibid.*, p.283.

⁷⁵ V. Havel, *op.cit.*, pp. 85-86.

Gorbatchev, se trouverait dans cette même position schizophrénique, et trottinerait, lui aussi, en vain, derrière la société civile...

Il est tout à fait instructif de rapprocher, au travers des mémoires de chacun de leurs leaders, ces deux grands moments d'auto-réforme du système que furent le "Printemps de Prague" et la Perestroïka. Pour les évoquer, pas plus Dubcek que Gorbatchev ne tombent dans l'autosatisfaction béate. Certes, ce dernier procède dans *Avant-Mémoire* et *Décembre 1991* à une vibrante défense et illustration de sa politique extérieure, insistant sur le "grand rôle" qu'ont joué ses multiples et étroits contacts avec les représentants des principaux Etats du monde. Dans maints discours qu'il rapporte avec complaisance, il développe les grands axes de sa "nouvelle pensée". Mais cette fierté pour son oeuvre extérieure ne va pas jusqu'à estomper les critiques de fond qu'il s'adresse à propos de la politique interne. A ce sujet, il reconnaît avec netteté avoir commis avec son équipe au moins trois erreurs d'appréciations.

La première erreur est de n'avoir pas compris d'emblée que la situation exigeait une mutation en profondeur. Il avoue avoir cru, au début de son mandat, qu'il suffisait de "perfectionner le système, (et de) le contraindre à fonctionner, sans rien changer dans le principe"⁷⁶. De ce défaut de jugement devait naître la seconde et fatale erreur qui le conduisit à penser la Perestroïka uniquement en termes économiques. Il fallut "pas mal de déboires" pour qu'il se persuadât que "sans changement de système politique et *a fortiori* sans changement de régime, les transformations économiques étaient tout simplement impossibles dans notre pays"⁷⁷. Enfin, il commit la faute impardonnable -qui fut à l'origine immédiate de sa propre chute et de l'implosion finale de l'URSS- de minimiser le problème des nationalités, et de tarder à proposer à son sujet de nouvelles solutions. "Ce fut là, reconnaît-il, une grande erreur, la plus grande peut-être (...) Ayant sous-estimé le potentiel de renaissance nationale

⁷⁶ M. Gorbatchev, *Avant-Mémoire*, p.9.

⁷⁷ *Ibid.* , pp. 11-12.

auquel la démocratisation de la société avait donné une puissante impulsion, nous ne nous sommes pas hâtés de transformer en une véritable fédération notre Etat hypercentralisé"⁷⁸.

Dans l'ouvrage qu'il a consacré au putsch d'août 1991, M. Gorbatchev admet aussi avoir des responsabilités ; il se reproche notamment un "certain laxisme", une "patience injustifiée envers les opposants", bref des "erreurs de tactique et de méthode"⁷⁹. Sa seule défense consiste à expliquer qu'il voulait "gagner du temps pour ne pas donner aux forces conservatrices la possibilité de casser le cours des réformes". Observons que cette autocritique des actions passées ne le rend pas plus lucide sur le présent. Il semble, dans ce livre sur le putsch, ne pas voir le piège mortel dans lequel B. Eltsine est en train de le prendre ; il se montre élogieux envers ce dernier, et confiant sur les chances de bâtir très vite une nouvelle Union. La déception et l'amertume qui s'emparent de lui en décembre 1991 se révèlent à la hauteur de son optimisme cinq mois plus tôt.

Les nombreux documents et commentaires qui, dans l'ouvrage de Gorbatchev *Décembre 1991* et dans celui de B. Eltsine *Au fil du rasoir*, sont consacrés à la désagrégation des institutions communistes et à l'éclatement de l'Union soviétique éclairent bien le jeu des principaux acteurs dans l'implosion finale.

On est d'abord frappé par les efforts désespérés du Premier secrétaire pour maintenir un Etat fédéral. On le voit faire vraiment flèche de tout bois, dans les medias soviétiques et occidentaux comme dans ses entretiens avec les chefs d'Etat. Il agite la menace du chaos, et fait, à plusieurs reprises, référence à la Yougoslavie. Il cite à ses compatriotes -non sans maladresse quand l'on connaît la susceptibilité nationale de ces derniers- l'exemple des Etats de l'Europe occidentale acceptant de céder une partie de leur souveraineté pour renforcer leur communauté. Il appelle à la

⁷⁸ *Ibid.*, pp. 17-18.

⁷⁹ M. Gorbatchev, *Le putsch*, pp. 11-12, 53, 76, 84...

rescousse le monde entier : "En Occident, s'exclame-t-il, tout le monde veut que l'Union demeure ; le tiers monde aussi le veut. Serions-nous, seuls, complètement détraqués ?". Il tente de s'appuyer sur des sondages effectués dans différentes républiques, indiquant que les partisans de l'Union restent majoritaires. Dans ce flot de discours et d'arguments désordonnés, il y a quelque chose de pathétique. On a vraiment le sentiment d'un "homme aux abois" (l'expression est d'ailleurs utilisée par B. Eltsine⁸⁰), n'ayant plus de parti, plus de parlement sur lesquels s'appuyer, ne disposant même plus de médias dans son propre pays, et ne comptant plus que sur l'Occident pour l'écouter.

Tandis que tout vacille autour de lui et que sa voix se perd au loin, Boris Eltsine manoeuvre avec autant d'habileté que de cynisme. Si, selon lui, M. Gorbatchev ne parvient plus à suivre le rythme des événements, et a "toujours (dans les négociations) une étape de retard" , le président de la Russie a, lui, toujours une bonne longueur d'avance. On le voit saisir prétexte de la proclamation de l'indépendance ukrainienne pour empêcher la constitution d'une nouvelle Union. Unilatéralement, il prend des décrets visant à désintégrer peu à peu l'URSS, en nationalisant par exemple le Trésor public. Sans en parler à Gorbatchev, il s'entend avec les leaders de la Biélorussie et de l'Ukraine pour conclure, le 8 décembre 1991, un accord à Minsk sur la création de la Communauté des Etats Indépendants. A le lire, la guerre civile entre le Centre et les Républiques, allumée depuis 1989 dans plusieurs régions, risque à tout moment de se généraliser. La seule solution pour éviter un nouveau putsch et, cette fois, un bain de sang, est de transformer radicalement les structures étatiques. Ce fut là, à l'en croire, son unique motivation dans l'accord de Minsk. Tout le reste n'est que calomnie : "Je savais bien, écrit-il, qu'on m'accuserait de régler mes comptes avec Gorbatchev en présentant cet accord séparé comme un

⁸⁰ B. Eltsine, *Sur le fil du rasoir*, p. 150.

moyen de l'écarter du pouvoir. Je savais que ces accusations allaient me poursuivre ma vie durant"⁸¹.

Le plus dur pour Mikhaïl Gorbatchev en cette fin de 1991 est de constater que l'Occident bascule dans le camp de son adversaire. Certes, l'homme masque sa déception, et tente peut-être de s'illusionner lui-même en brandissant comme des trophées, des lettres, des télégrammes, ou en citant des conversations téléphoniques au ton très chaleureux, émanant des principaux chefs d'Etat du monde. Certes, quelques-uns de ces messages sont nets. Le 14 décembre, encore, François Mitterrand lui aurait répété que son souhait était "que toutes les Républiques restent unies", et qu'il le considérait comme "le garant de la stabilité et de la continuité dans ce pays"⁸². Mais, mis à part ce témoignage de soutien inconditionnel, les autres déclarations citées apparaissent beaucoup plus prudentes et ambiguës. Dès le 3 décembre, le Chancelier Kohl conclut une conversation téléphonique en des termes quelque peu circonspects : "D'accord Mikhaïl. On verra comment vont évoluer les événements dans les jours qui viennent. Je voudrais te parler de nouveau la semaine prochaine". Quant à Georges Bush, il s'entretient déjà directement avec Boris Eltsine, et entreprend des démarches en Ukraine, qualifiées par Gorbatchev d'"insuffisamment réfléchies"...

*

* *

En définitive, même si ces ouvrages fourmillent en observations précieuses pour l'historien -tant sur les structures du système que sur les événements majeurs de la période- ce qui ressort le plus fortement de chacun de ces livres sont les traits de personnalité de leurs auteurs.

⁸¹ *Ibid.*, p. 158.

⁸² M. Gorbatchev, *Décembre 1991*, p. 87.

Apparaissent tour à tour : un Gorbatchev travaillé par un besoin irréprensible de parler et de se justifier, fier jusqu'à la naïveté de son aura occidentale, mais profondément mortifié par l'échec de son entreprise réformatrice et sa chute sans gloire ; un Jaruzelski qui refuse de passer à la postérité comme le "général aux lunettes noires" qui, une nuit de décembre 1981, après avoir mis tout un pays en état de siège, est devenu pour tous ses concitoyens l'homme du mal, ou au mieux, du moindre mal. Communiste par esprit de rachat et par idéal, ayant franchi toutes les étapes du cursus militaire et politique sans jamais remettre en question ni son engagement personnel, ni celui de son Parti, ni celui de l'URSS, il ne repousse pas l'épithète de dogmatique, à la seule condition de traduire ce terme par "farouche conviction". Sans doute l'expression conviendrait-elle aussi pour qualifier Alexandre Dubcek, à qui, dès l'enfance, on apprit la fidélité à l'idéal communiste et au "Grand frère" soviétique. Mais l'homme paraît doté d'un tempérament bien différent de celui de son collègue polonais. Patient, prudent jusqu'à l'indécision, sachant écouter, préférant -à n'importe quel prix- le compromis à l'affrontement. Contraste presque total avec un Boris Eltsine dont le souci principal dans son autobiographie est d'apparaître comme un homme d'action et un battant toujours prêt, depuis son jeune âge, à en découdre pour s'opposer à l'injustice. Cette image de façade -également diffusée dans le second volume- ne parvient pas à atténuer l'impression d'hypersensibilité et de fragilité qui se dégage de certaines pages, notamment quand il fait le compte de tous ses amis politiques devenus des adversaires ; "l'appétit insensé de pouvoir" qu'il leur prête pour justifier leur versatilité est-elle vraiment la seule explication ? Souvent maladroit dans le choix de ses collaborateurs, très attentif à l'opinion, et ayant besoin d'un climat de chaleur humaine, l'homme est infiniment plus vulnérable qu'il ne voudrait paraître.

C'est aussi le cas de Lech Walesa. Emmerveillé par son propre cheminement -qu'il attribue d'ailleurs davantage à la volonté divine qu'à ses propres mérites- il laisse percer dans ses écrits une soif inextinguible de reconnaissance, et se se montre blessé de

n'apparaître à certains que comme la marionnette de l'Eglise ou des intellectuels de son entourage. Ses ouvrages -surtout le premier- confirment, à la fois, l'incroyable chemin parcouru par l'électricien de Gdansk, son courage, sa ténacité, mais aussi son profond sens politique, qui lui permet de naviguer à vue entre les mille écueils dressés par le pouvoir communiste et par son propre camp. Par rapport à lui, Vaclav Havel, autre dissident de notre corpus, s'affirme dans son *Interrogatoire à distance* comme son opposé en tous points : ni homme d'action, ni politique, il se veut exclusivement écrivain. C'est, d'ailleurs, par le biais de ses seuls engagements littéraires qu'il se trouva, d'abord pour la *Charte 77*, puis pour la présidence de la République tchécoslovaque, contraint et forcé à assumer des responsabilités majeures.

Au total, même si, comme l'a noté André Gide, "les mémoires ne sont jamais qu'à demi sincères", ils n'en révèlent pas moins sur les hommes qui les ont rédigés et sur les événements qu'ils ont vécus, une belle parcelle de vérité.